

n° 27 - mensuel - 3 P.

cancans

DE PARIS



Un couple de « B.O.F. » arrivé au sommet de la fortune se rend pour la première fois à l'Opéra.

A l'entrée, la femme, qui déjeune sur le « Tout-Paris », se penche sur l'orchestre arrosée d'une pinte de jusqu'aux. Souvent, elle trépigne en apercevant un vieux monsieur très digne à la barbe blanche. Elle se retourne vers son mari et lui dit : « Je veux de voir Victor Hugo ». « Mais Victor Hugo est mort », lui répond son mari.

Alors la femme regarde ses jumeaux et dit : « Je tasserai qu'il bouge ! ».

La semaine dernière, un journaliste a posé quelques questions à un Don Juan très connu. Nous avons retenu celle-ci :

« Monsieur, que pensiez-vous des mini-pas ?

« Oh, vous savez, dit-il, je les ai par-dessus la tête ! ».

L'histoire de moins

Il s'appelait Louis,

Elle s'appelait Claire,

Ils se sont quittés

Elle est devenue aveugle car elle a perdu Louis.

Il est devenu aveugle car il ne voit plus Claire.

Devise

Saviez-vous pourquoi les Israéliens ont gagné en si peu de temps la guerre du Golfe ?

Réponse :

Car ils avaient tous les tanks à l'heure.

Le pauvre Toto rentre de l'école très en colère et disant : « Messieurs, tous les systèmes disent que j'ai une grosse tête ! ».

— Mais non, mon fils, ce n'est pas vrai. Tiens, prends ta casquette et va me chercher trois kilos de pommes de terre ! ».

Un jeune homme sûr de lui proposait à toutes les filles d'aller au feu dans sa blanche décapotable italienne mais elles partaient toujours en riant quand il ouvrait la porte de son berline.



KIM

et
son cadeau
de
Singapour

Kim, est une splendide Eurasienne de 18 ans aux lignes parfaites et qui rêve de faire une carrière artistique à Paris, aussi chaperonnée par sa ravissante jeune mère, qui ne la quitte même pas pendant les séances de posse chez les photographes elle commence à se faire connaître dans les studios... elle a déjà fait un peu de figurine et quelques apparitions à la Télé...

Un admirateur lui a envoyé récemment une coupe de tissu de Singapour... Kim enthousiaste, mais pas couturière pour deux sous, s'est longuement regardée dans une glace en se drapant dans la coupe... elle hésite, sera-ce un Sarri ? une robe du soir ? une mini-jupe ? un bikini ? Kim hésite, mais avoue que quelque soit le sort réservé à ce tissu... il lui va très bien !

Kim, de toutes les façons est une fervente du naturisme et décrite approuvée par sa mère qu'une jolie fille ne doit rien cacher...





Ici la nuit se fait longtemps avant le tombée du jour. Une nuit presque aussi noire qu'une nuit sans lune. Une nuit compilée des désirs sourds, des passions animales, des curiosités inassouviees. Le mâle à la recherche de la femelle. Ici, on s'offre de la chair de femme. On la présente en pâture aux yeux de l'homme sous forme de divertissement. Et pour faire monter en surface ce qui ne serait qu'un peine émoussé, un tintamarre de musique assourdisante, propre à engourdir toute pensée, pour mieux laisser à nu, fari de sa solitude, le désir animal. L'ef-



QUAND LES GIRLS EFFEUILLENT LEUR VIE...

dans les coulisses de
"Montréal By Night"

feuilleuse ou la danseuse demi-nue des cabarets est-elle une poupée de luxe, un corps sculptural où s'est engloutie l'âme, ou une artiste qui exerce un art ?

L'homme, seul ou en groupe, qui cherche un simple divertissement ou l'oubli de ses déboires conjugaux, se rend volontiers dans l'une ou l'autre de ces boîtes de nuit. Les girls, quelques-unes très belles de corps et de visage, toutes offrant du moins un physique harmonieux, y exercent leur art qui va danser ou qui d'effeuilleuses. Comment sont-elles vraiment ? Sont-elles de vraies femmes ou des mœ-





miques à sexualité. Parce que je n'ai recherché ni le sensationnalisme, ni le décadent, ni le délit, que je suis allé les voir dénuée de tout préjugé, que je leur ai parlé de femme à femme, je vous offre les témoignages humains, à travers lesquels percant la femme éternelle et l'artiste.

Je suis d'abord au cabaret « Métropole », ici et là se promènent de magnifiques créatures. Mise en confiance par Angelo, le gérant de l'établissement, qui lui explique l'objet de ma visite, Mimi, une plantureuse blonde, vient s'asseoir à ma table. Mimi raconte tout simple-

ment qu'elle est aérobicuse professionnelle depuis cinq ans. Elle a fait de nombreuses tournées un peu partout dans la province et n'est au cabaret « Métropole » que depuis une semaine.

— J'aime danser, j'aime le public, et j'aime aussi, je crois bien, parader. J'ai l'impression d'être faite pour ça, ajoute-t-elle en riant.

— Votre métier est dur, physiquement ?

— Non, j'adore mon métier. Et j'aime... non, j'adore les hommes. C'est pourquoi j'ai peur du mariage. Je suis contente quand je fais plaisir à beaucoup d'hom-

mes. Je suis heureuse de danser pour eux. Ici, nous rencontrons des hommes très intéressants et très distingués. Il est plaisant de danser avec eux.

— Garder à votre corps ses lignes harmonieuses est-il difficile pour vous ?

— Je n'ai aucun problème de ce côté.

Et Mimi va reprendre une pose très professionnelle pour le photographe qui prépare son objectif.

(Suite de notre reportage dans notre prochain numéro)







Cancans-vérité :

AVE CAESAR IMPERATOR

(*Néron saisi par la débauche*)

NOUS avons laissé Néron, encore tout émerveillé par les charmes et sortilèges de son « extravagante mariage » avec l'escrimeuse Sparus (voir Cancan-Vérité n° 25).

Nous allons le retrouver aujourd'hui dans de nouvelles situations tout aussi extraordinaires et... tout aussi historiques que les précédentes.

Cet homme, nous dit Pythagore de Tralleis, « insatiable sur les plaisirs, aurait voulu les éprouver tous en même temps et dans toutes les parties de son corps ».

L'historien ajoute des détails si crus que Cancan ne les laisserait pas passer. Mais, rassurez-vous, je vais tâcher, grâce à ce « savant » (?) périphrases, de vous en faire apprécier le saveur.

Voici donc Néron éructe directement à une de ses maîtresses. Il goûte en ses bras les plus exquises blandices. Mais il est bien trop artiste, bien trop « intellectuel tourmenté » (désjà !), trop intraitable et trop blasé tout à la fois, trop curieux aussi (ses curiosités état n'est rien imminent) pour se satisfaire de si bancales

vulgarités. Il faut à cette fée d'autres acteurs. Étant empereur on n'a que l'embaras du choix ! Si j'choisis un gladiateur dont les viles ardeurs sont à toute épreuve. Ainsi quilles, bien que (ou d'autant mieux que ?) rivié à sa maîtresse, il s'ébandonne avec une glorieuse dégénérescence. D'autres personnages s'agencent encore autour de cette « couche du stupre » : des jeunes gens, des jeunes filles — et qui ne restent pas les deux pieds dans le même sabot, on vous prê de la croix ! — entretiennent une atmosphère d'intense lubricité par des



AVE CAESAR...

atouchement, des postures imaginables. Mais lassons la parole à Pythagore : « Il (les auteurs de cette nature) prennent leurs parties naturelles sur toutes les parties du corps de Néron. Quel spectacle ! On pouvait dire véritablement qu'il était mort et que tous ses membres, aussi bien que toutes les facultés de son être, étaient absorbés dans un torrent de délices. »

« Suétone, quant à lui, affirme, dans ses « Deux Césars », « Néron est convaincu qu'il n'aurait pas sur la terre un homme qui soit réellement pur et chaste. Le corps tout entier de l'homme est souillé. Aucune fibre de la chair d'un corps n'est intacte. Nul être n'échappe à cette loi. Chez la plupart, d'après lui, l'honorabilité n'est que dissimulation et grimace ; ils cachent leurs vices avec la même soin que lui, Néron, diste les siens. Aussi l'Empereur perdonne-t-il toujours à ceux qui avouent devant lui leurs turpitudes. »

★

Le même Suétone conte, par ailleurs, une anecdote bien curieuse :

Néron, après s'être prostitué à un point tel qu'il avait souillé toutes les parties de son corps (et non se parle pas de son âme !...) fut l'inventeur d'un genre de luxure dont nous devons (c'est Suétone qui parle) qu'on ait jamais rien vu d'équivalent.

L'Empereur faisait fer, tout nu, à des poisons, des personnes des deux sexes qu'il avait choisies parmi les plus belles, dans les âges adolescents, tant pour le visage que pour la perfection du torse et des membres.

Pendant qu'on les enchainait, il se revêtait lui-même d'une peau de lion, de tigre et, parfois, dans les jours spécialement fastes, d'une peau de panthère noire.

Il va sans que Néron se disait, ce voulait acteur. Donc, l'Empereur-acteur mimait, avec une science très accomplie, la grande scène extrêmement brillante du feuve aguillonné par la rut.

Il sortait de sa chambre, rampant, rongeant, bavant et s'élançant sur ses victimes quelque peu effrayées de ces frétilles convulsives. Il cherchait, avec des grognements qui faisaient émotion, regard des spectateurs, sur tout le corps des jeunes gens d'affreuses jouissances.

Et lorsque la bête qu'il avait lancée (avec plus ou moins de bonheur, il était assuré), il jetait la défrappe et le masque et terminait le spectacle en s'abandonnant — au plaisir de l'escrime de Néron — à son esclave Beryphore qu'après Sporus il avait épousé. Mais ceci est une autre histoire.

Cassius Dio de Nicée, qui écrit vers 190 ans : « Histoire Romaine » qui fait autorité, narre la même aventure en d'autres termes : « C'est très étrange et stupéfiant combination ! On voit les plus beaux adolescents, les plus belles jeunes filles attachés nus sur des croix de bois et on voit le Maître du plus grand Empire de tous les temps revêtu d'une peau de bête qui se jette avec force sur ces tendres chairs comme pour les dévorer. »

★

Néron, las des remontrances de Sénèque et de Burrhus qui critiquaient tout de même un peu sa conduite, et las sorties des phénomènes somptueux de sa mère Agrippine, résolut de rompre avec cette dernière. Il ne voulut plus la voir, lui retira tous les honneurs, toutes les marques de souveraineté. Incessible de se servir renversé du haut degré de puissance où elle avait accédé, Agrippine décida, à quelque prix que ce fût, d'y renoncer.

Les menaces, les cris, les véhémences, tout cela fut futile : Néron restait inflexible. Pendant ce temps la cour, magnifique floraison, de la belle impératrice, se délogeait lamentablement, et bientôt elle fut quasioubliée de tous.

Ce faire pour remonter le courant de l'indifférence et du mépris ?

Elle connaît bien son fils, Dico moi. Elle le rendit coupable qu'il ne lui restât qu'un moyen pour le regagner. Sans barguigner elle s'employa à mettre ce moyen en branle.

Elle était encore fort désirable. On le lui avait dit, elle était assez intelligente pour n'en point douter. Son fils était l'image même de la dissolution, de la perversité, insatiable de plaisir, toujours à l'affût de voluptés hivides et suivant hors des chemins battus. Elle avait souvenance qu'autrefois, en lutte, il avait reçu d'elle des... marques de complicité qui n'avaient pas été sans le « charmer » durement.

La solution, elle le sentait.

Et, ici, c'est Thaïs de Tascé que nous allons laisser parler :

A l'heure du crépuscule, moment divin où les magie époux et les vues précieux allument le plus les sens de Néron, Agrippine s'arrangeait pour entrer dans la salle où flottaient des parfums boueux. Elle renouvelait ces vaines assez souvent. Son fils était également « occupé » qu'il ne s'apercevait même pas de sa présence. Simplement il remarquait qu'une longue et souple rouquine de soie le frôlait légèrement. Mais un soir d'été où l'air était plus enjoué que jamais, appétit, partie comme la plus cotée des courtisanes romaines, elle ne se contenta plus d'effleurements esquissés, elle s'offrit littéralement à son fils, oui, elle était prête au baiser de l'amour. Même les corvées n'épercevaient déjà de leurs bâtons, de caresses de moins en moins furtives, terribles signes avant-coureurs du crime sans nom qui allait se perpétrer ! Mais Sénèque refusa. Il mit tout de suite en avant une adorable esclave du nom d'Acid qui s'empressa de cueillir dans les bras de l'Empereur une écharpe qui se fit, ainsi, ab... noblement dégagée. Sénèque, ensuite, prévint Néron des manigances d'Agrippine et le mit en garde contre la malice des soldats qui ne manquerait pas de s'assurer. Cet



AVE CAESAR...

argument fut le seul à avoir quelque résonance dans l'âme de Néron. La crainte de scandaliser les soldats, de les irriter, et, par suite, de perdre, peut-être, l'Empire, le fit renoncer aux trois originaux plaisirs que lui offrait sa mère, car, pour le reste, il n'était pas homme à redouter un crime de plus !

On dit même que sa passion pour Agrippine fut telle qu'il aimait également une de ses concubines simplement parce qu'elle lui ressemblait... *

Bizarre Néron, bizarre époque. Démence et tragédie. Et l'en ne suit pas tout !

Les motivations de tout cela ? Les subconsciences de tout cela ? Les mécanismes de l'âme et de l'esprit ? Car enfin ces hommes étaient des hommes. Dotés de pensée et de réflexion. Les historiens ne nous ont cédé que des faits. Ce qu'il nous faudrait connaître c'est, au-delà de l'épisode, le portrait psychanalytique (mais que Jules bornera de ce mot, en général, et de M. Freud, en particulier) de l'Empereur Néron et ce qu'il y avait d'autentique, d'honnête, derrière toutes ses fracassantes démonstrations. Ce portrait réel d'un Homme a déjà tenté quelques esquisses contemporaines.

Attendons l'ouvrage qui satisfera vraiment notre curiosité.

Un mot encore. On vient de reprendre, telles sont les dernières parutions, à grand fracas, l'immense novélisation de M. Mervyn Le Roy : « Qui vaudra ? » M. Peter Ustinov y incarne un Néron gratté dont il fait un ridicule personnage désoûlé et minaudant. Il ne faudrait surtout pas que l'on vit le maître de l'Empire Romain sous ces orgueilleuses de pacotille. Je pense que le vrai Néron avait une autre allure, une autre « grâce »... ■



Ces dernières semaines, de graves événements ayant secoué le monde, les chefs d'Etat de France, d'Angleterre et d'Union soviétique se sont rencontrés.

Pendant cette conférence, leurs femmes, profitant de l'absence de leurs maris, ont, parallèlement, abordé des sujets très sérieux, tantôt de l'amour et surtout de petit nom par lequel les femmes de leur pays appellent l'ennemi de leurs hommes.

• En France, elles l'appellent le Patriote, car il est toujours debout devant la République.

• Nous en Angleterre, nous le nommons le Gentleman, car il se débat toujours devant une lady.

• Enfin, en Union soviétique, elles l'appellent le Partisan, car on ne peut jamais s'il nous prend par devant ou derrière. ■

Un jeune homme corse, depuis peu à Paris, envoie à ses parents résidant du pays la lettre suivante :

• Chers parents,

• La vie ici est magnifique, mais j'aurais encore besoin d'une petite avance. Soyez donc réaliste, je dépendrai toujours avec parcimonie et à bon escient. ■

Les parents, ayant peu fréquenté l'école, se font lire la lettre par un voisin. Ils entendent la dernière phrase, le père s'écrie :

• Mon fils coquin, avec Persilmerri passe encore, mais pas avec un Arnaïmeli ! ■



à l'heure du choix...

Isabelle hésite longuement avant de choisir ses sous-vêtements. Déshabillé ? Chemise ? Que lui répondra son miroir ?







LE CORSET ROUGE

LORSQUE vous visitez les abbayes de la vallée de la Seine, en Haute-Normandie : Jumièges, Saint-Wandrille, vous arrivez à un village charmant qui a nom Saint-Martin-de-Boscherville.

Devant vous s'étale une verdoyante plaine parsemée de pommeriers. Le fleuve y parcoure parmi les saulniers. Il coule au bas de blanches falaises crêtées de verdure. Puis, subitement, au premier plan, cerné par des murs en ruine, vous voyez se profiler la plus belle et la plus vaste abbatiale romane de cette région : Saint-Georges-de-Boscherville.

Entrez, je vous prie, sous les voûtes de l'accueillante et fraîche église. Peut-être aurez-vous la chance de voir venir à vous un bien sympathique curé qui vous initiera aux arcades de cette architecture moins triste qu'apaisante. Peut-être vous contenter-t-il, si vous le lui demandez, la légende du « Corset Rouge ».

... Une nuit que le vent soufflait sur les joncs et les marrons des bords de la Seine et que la chouette bululait dans les granges, un tout jeune cavalier, à peine sorti de l'adolescence, visage parfait, élégante et preste tourneuse, s'arrêta sur la berge.

Il vit soudain briller une lamière à la tour du fastueux château de Bardouville. Il éprouvait avec vigueur et prouesse dans l'eau sa monture.

La Seine franchie, il escalade en hâte le chemin qui serpente à l'assaut des courtines.

Il lui tarda de voir la châtelaine de ces lieux, la douce et blonde Violaine qui l'attendait dans sa chambre où des chênes entiers flambeaient dans la cheminée.

Ce visiteur n'est autre que Dom Robert, l'Abbé de Saint-Georges-de-Boscherville — eh !



oui ! un abbé ! et qui plus est, malgré son très jeune âge, le supérieur de l'abbaye — qui, chaque soir, jetant crose et mitre, froc et chasuble aux orties, se courut au château pour reprendre, en l'absence du maître des lieux, un grand cérémonial d'amour et de volupté, dont les préludes remontaient à quelques années, alors que, simple page d'un seigneur des environs, doté de sa seule et gracieuse besouï, il caressait les seins naissants de la demoiselle Violaine de plus ou moins innocente fagon, laquelle ne demeurait pas en reste. Mais les parents de la pupille a eurent vite fait de percer le manigie et chassèrent ce page trop hardi et trop peu sérieux. Leur fille valait mieux que cela. Ils lui trouvèrent un solide et robuste baron, peut-être moins séduisant, mais dont les coffres ne sonnaient pas le creux.

Robert s'enfuit, désespéré, chez les Bénédictins et revêtit illuso la robe sacerdotale. Il n'était pas un moine très convaincu et ce n'était là somme toute qu'une solution de facilité et de paresse. Sa chair, malgré la bure, frémissoit encore au souvenir des divertissements audacieux. A la lecture des manuscrits de haute théologie, des visions rien moins que pieuses, bien que paradisiaques, hantisaient son esprit. Ce qu'il n'empêcha pas ses compagnons, impressionnés par son zèle dévôt et ses mortifications à grand renfort de fouet et de cilice, de l'élier abbé-prieur de Boscherville.

Les traits du moine cependant franchissaient les murs du couvent et, un beau matin, le moine apprit que Violaine vivait toujours et qu'elle l'adorait encore.

Il eut des accommodements avec la vie monastique et avec le Sacrement de Pénitence. Notre abbé, un soir, enfourcha donc le plus vigoureux cheval de l'abbaye et frappa à la porte du château.

**

Justement le seigneur de Bardouville n'était pas là. Et...

Et le baiser qu'il échangea avec la jeune baronne fut quelque chose d'absolument prodigieux. Tant d'années d'abstinenço, de désirs mortis, de nuits obsédantes, de flagellations, allaient se résoudre enfin en une étreinte, déme-

urée, une étreinte bien due à sa longue patience.

Ce fut ensuite un jeu que d'aménager des rendez-vous galants lors de chacune des absences de l'époux, qu'il voulut dire beaucoup d'occupations appelaient sur ses terres, à la guerre, ou aux croisades.

Ab ! les heureux, les chers entretiens galants ! Que d'ardeur on y dépensait, que de caresses imprévues et curieuses on y expérimentait, que de joissances variées on y goûtait ! A croire que la vie monastique est l'ambichambre de l'adolescence. Quelle afoire s'était en l'occurrence. Après quoi, le père Abbé se sentait plus heureux, plus léger, d'esprit plus lucide, d'intelligence plus alerte pour vapoter à la bonne administration de son abbaye et chanter les louanges de Dieu.

Mais il se produisit ce que l'on n'avait pas prévu.

**

Et l'imprévu ce fut, une nuit, le baron surgissant au château, averti par on ne sait quel pressentissement ou plutôt par la dénonciation de quelqu'autre moine plus ou moins au courant des fredaines de son supérieur et brûlant plus ou moins de jalouse par la Dame ou... pour l'Abbé.

Pour l'heure la Dame reposait, lovée entre les bras de son doux Abbé-Prieur. Leur bonne conscience étant totale, ils dormaient sans veillées.

Le mari, les yeux exorbités, avait dégaine Pépée.

Les deux « complices » poussent un cri d'horreur. Le baron bondit sur la couche.

— Hors d'ici ! a le front de crier l'Abbé.

— Comment osera-t-il dire ? hurle le mari outragé. Je vais t'envoyer, moi, chanter matines aux endroits. Le diable t'y servira la messe.

L'Abbé essaie de faire de son jeune corps un rempart à la femme à demi-morte d'effroi. C'est en vain qu'il essaie de se protéger lui-même. A la lueur des torches, il finit par succomber aux coups redoublés de l'épée qui trace dans l'air les flamboiements sinistres de l'ange exterminateur.

Violaine s'est recroquevillée dans la ruelle.





Le mari bâtie. Va-t-il envoyer l'épouse adultera rejoindre son amant dans la tombe ? Tout à coup, il a une illumination. Sur l'escabeau, pris du lit, il aperçoit le corset de la dame qui dessine encore les formes parfaites des seins les plus délicieux de toute la Normandie. Il le saisit, le trempé d'un geste monstrueux dans le sang de son rival qui inonde les dalles et qui est encore tout fumant.

— Madame, dit-il ironiquement, voici un souvenir de ce malheur qui vous a tant aimée, un souvenir qui vous agrera, je suppose. Jusqu'à votre dernier soupir je vous demanderai de porter ce vêtement. J'exige que jamais vous ne vous en défassiez.

Violaine s'exécute. Elle serre les lacets

sur ses seins tout meurtris — de la bonne meurtrissure — des caresses et des baisers de son amant. Elle sent le liquide chaud, mais déjà gluant, imprégner sa chair. Une sorte de douleur et d'exquise langueur la saisit, tandis que les pages — très vivement intéressées par ce rite étrange — la conduisent aux plus extrêmes sous-sols d'un enchat de la grande tour.

De quels poisons était chargé le sang de l'Abbé, on ne saurait dire. Toujours est-il que le troisième jour de son incarcération, la châtelaine sentit comme un feu qui brûlait sa peau, comme un acide qui rongeait ses chairs. Mais il lui était défendu de quitter l'abominable corset de sang !

Et six ans après, jour pour jour, le torse dévoré par une innommable honte, elle rendit, comme on dit, le dernier soupir, non repentante, et qui soit ? comblée.

Pendant ce temps, les moines, inquiets de l'inexplicable absence de l'abbé Supérieur, s'étaient lancés à sa recherche dans les fourrés des berges de la Seine. En vain. Ils ne furent pas longs à apprendre l'atroce vérité.

Et c'est ainsi que, depuis ces temps lointains, et jusqu'à une époque assez récente, les moines de Saint-Georges-de-Boscherville chantent chaque jour « Requiem » et « Libera » pour un malheureux Abbé trépassé sans l'ontrescia suprême.

**

Voilà la très édifiante histoire que vous contera le bon curé en vous faisant visiter son église.

Vous vous demanderez si le plus étonnant de l'histoire ce n'est pas le fait que ce soit précisément un prêtre qui la raconte. Et vous ne vous lasserez pas de vous poser des questions lorsqu'il conclura son récit avec un très énigmatique sourire : « Mais le Seigneur est toute miséricorde et, après tout, peut-être abaissera-t-il un regard de pardon sur l'âme pécheresse de l'Abbé de Boscherville, sur celle aussi de la châtelaine. Quant au mari meurtrier, peut-être n'a-t-il pas besoin du pardon de Dieu... » Textuel ! Et avis aux maris qui, dans le même cas, voudraient limiter le berson...

Edouard TREMAUD.



Les vedettes font dans le : Après avoir vu un film de Gina Lollobrigida, la blonde joue avec un voile devant le miroir. La rousse prend, devant l'objectif de son fiancé, en vacances, l'allure d'Ursula Andress... Ici, les « copines » sont assez réussies



CANCANS

de Paris

Le directeur de la publication :
Jean Kerfflaoz

22, passage Jouffroy, PARIS-IV

ABONNEMENT : 1 an, 30 F

Photos : V.I.P. - Audreys - P.G. - Tendre
Gertler et Gérard Photop

F.C.I.
15, rue Ferdinand-Denain - Paris 10^e

A black and white photograph of a woman with dark, wavy hair. She is smiling slightly and looking towards the camera. She is holding a small, detailed model boat in her hands, which is resting on a surface. The background is a plain, light-colored wall.

Le chansonnier Jean Rignot utilise une bien jolie expression quand il veut parler de la beauté d'une femme. Il dit simplement : « Elle est belle comme la femme d'un autre ! »

n° 27 - mensuel - 3 F

cancans DE PARIS

